Sulitzer

BERLIN

roman

EDITION°1

1387725

BERLIN

8° Y 2
108370

Paul-Loup Sulitzer

823

BERLIN

Roman

Edition°1

DL-17031992-08339

Du même auteur

Money (Denoël, 1980).
Cash (Denoël, 1981), prix du Livre de l'été 1981.
Fortune (Denoël, 1982).
Le Roi vert (Édition°1/Stock, 1983).
Popov (Édition°1/Olivier Orban, 1984).
Cimballi, duel à Dallas (Édition°1, 1985).
Hannah (Édition°1/Stock, 1985).
L'Impératrice (Édition°1/Stock, 1986).
La Femme pressée (Édition°1/Stock, 1987).
Kate (Édition°1/Stock, 1988).
Les Routes de Pékin (Édition°1/Stock, 1989).
Cartel (Édition°1/Stock, 1990).
Tantzor (Édition°1/Stock, 1991).
Les Riches (Olivier Orban, 1991).

© Édition°1, Paris, 1992.



À la mémoire de mon père
et de ma mère,
qui aimaient tant la liberté
et qui ont lutté pour elle.

« On ne peut pas se défendre contre la grêle et la pluie,
mais contre beaucoup d'autres choses on le peut. »

Alfred Döblin
Berlin Alexanderplatz

PREMIÈRE PARTIE

1

Quand elle traversa Alexanderplatz, elle découvrit qu'une femme la suivait aussi. Il y avait pourtant pas mal de monde sur l'Alex, comme toujours; mais la présence de cette foule, justement, avait dû rassurer les suiveurs qui, peut-être, avaient réduit la distance par crainte d'être semés.

On se calme. S'ils voulaient t'arrêter, ils l'auraient déjà fait.

Elle s'engagea dans la rue Karl-Liebknecht, allant rapidement, de son grand pas souple de coureuse de quatre-cents-mètres. Elle portait son sac de sport et était vêtue du T-shirt, du jean, et chaussée des tennis avec lesquelles elle avait voyagé depuis La Havane.

Si ces zozos veulent marcher, je vais te leur en donner pour leur argent!

L'avenue Karl-Marx s'ouvrait sur sa droite, mais elle préféra obliquer sur la gauche, en direction de la place Rosa-Luxemburg. Il était 10 heures du matin; trois heures s'étaient écoulées depuis qu'elle avait débarqué de l'avion. Le ciel eût été presque bleu sans les éternelles brumes grisâtres déversées dans le ciel berlinois par les centrales électriques au charbon. Cinq semaines, dont quatre de soleil cubain, avaient suffi : elle était atterrée par la tristesse fuligineuse de son Berlin – un être cher que l'on retrouve au terme d'une absence et que, soudain, l'on découvre vieilli, du fait d'une dégradation ancienne mais que l'on n'avait pas notée jusque-là. Au cours des minutes qui avaient précédé l'atterrissage de l'Antonov à l'aéroport de Schönefeld, dans la lumière rasante de l'aube, elle avait

contemplé les lugubres sapins noirs et les sables du Brandebourg – dont Kleist avait écrit qu'il était le pays de la mort.

J'aime pourtant bien Kleist d'habitude.

Les deux heures suivantes, elle fit près de quinze kilomètres, toujours filée par ce couple inquiétant, dont elle ne comprenait pas l'intérêt qu'il lui portait.

D'ailleurs, il y en a peut-être plus de deux. Tu vas voir qu'ils sont quatre – ou même cinq, ou huit. Je ne serais pas surprise que les trois hommes dans cette Volga bleue fassent partie de mes poursuivants. Qui diable sont ces gugusses?

Ce ne pouvait pas être la police populaire – ni la Stasi. *Les vopos et la Firme m'auraient déjà embarquée sans manières.*

Alors, qui? Le KGB? Le GRU? La BND? Ou le BVF? Ou le MAD? Et pourquoi pas la CIA? Mais, ma pauvre fille, tu n'es pas assez importante; alors, pas de folie des grandeurs, tu veux?

Elle était maintenant revenue sur Unter den Linden. Elle avait choisi de marcher sur le trottoir de gauche. Elle longea l'ambassade d'Union soviétique, sourit un peu trop largement à un factionnaire de l'Armée rouge, qu'elle apostropha en russe :

– Ça va, moujik? Tu manges quand même mieux chez moi, en Allemagne, que dans ta steppe, non?

Pas de réponse, évidemment; mais le petit soldat rougit. Elle le dépassait d'une tête. Elle éclata de rire.

La porte de Brandebourg était en vue. Le Mur aussi. Mikki était quelque part derrière, *drüben*, de l'autre côté. Elle détourna la tête et prit, à droite, la rue Klara-Zetkin, puis arriva à la gare de la Friedrichsstrasse. Léo était bien là, à son poste habituel, avec sa Trabant jaune, qu'il utilisait, au noir, comme taxi pour arrondir ses fins de mois.

– Tu es sacrément bronzée, dit Léo.

– Et encore, tu ne m'as pas vue à poil.

– Ne me fais pas rêver.

– Roule. N'importe où. Mais, je te préviens, on me suit, dit-elle. Je ne sais pas qui ni pourquoi. Tiens! Remonte donc vers Prenzlauer.

Léo jeta un regard impassible dans son rétroviseur.

– Je vois une Volga bleue qui nous file le train.

– C'est ça.

– J'ai une chance de te voir à poil?

– Pas dans les heures qui viennent.

Elle étudia sérieusement la question de savoir si elle allait, le soir même, coucher chez Léo – et avec Léo. Avait-elle déjà couché avec lui? Elle fouilla ses souvenirs. Non. *Je me demande bien pourquoi; Léo n'est pas mal du tout; il a presque les mains de Mikki.* Elle avait connu Léo à l'université Humboldt, quatre ans plus tôt (les mêmes cours d'économie et de gestion des entreprises). *Et puis, je n'ai jamais couché avec un barbu – même pas à Cuba. L'expérience serait nouvelle.*

La Trabant dépassa la porte d'Oranienburg et continua vers l'est.

Léo la considérait dans son rétroviseur, orienté tout exprès. Il demanda :

– Où, à Prenzlauer Berg?

– N'importe où...

– J'aurais su que je devais semer une Volga, j'aurais pris ma Ferrari ce matin. Tu veux vraiment semer ces types?

Elle hésita. En permettant à ses suiveurs de rester derrière elle, elle finirait bien par apprendre ce qu'ils lui voulaient. Mais, d'un autre côté...

– On les sème, dit-elle.

Ils prirent la rue Dimitroff, passèrent sous le métro aérien, qui, depuis la place Senefeld, roulait à l'air libre, avant de replonger sous terre, aux abords de Pankow – par respect pour le gouvernement de la République démocratique, sûrement. Léo s'engagea dans un dédale de ruelles. On entrait vraiment dans le quartier de Prenzlauer Berg. Des immeubles gris sur fond gris s'y dressaient, construits au siècle dernier et – malencontreusement – épargnés par les bombes.

– Léo, on se fait un câlin à la première occasion; parole d'homme. Donc, je ne te paie pas; ce serait glauque. Tu me laisses ici. *Hasta pronto.*

Elle sauta quasiment en marche de la Trabant et s'engouffra dans un immeuble trois ou quatre secondes avant que la Volga ne débouchât à son tour de la rue Dimitroff. Elle laissa sur sa droite un escalier en pierre, qui desservait les cinq étages, et franchit la porte bardée de fer que l'on fermait la nuit à triple tour pour garder la maison des noctambules manieurs de poubelles et, accessoirement, protéger du vol les vélos entassés dans la cour. Son sac de sport ballottant sur

l'épaule, elle traversa, dans la foulée, trois autres cours identiques. Six minutes plus tard, elle sautait dans une rame de métro.

On ne la suivait plus – du moins l'espérait-elle.

Mikki. C'était Mikki, et lui seul, qu'elle avait en tête. Mikki lui manquait à en hurler.

Vers 2 heures de l'après-midi, elle arriva en vue d'un entrepôt, dans le quartier de Köpenick. Elle était à peu près certaine qu'il n'y avait plus personne derrière elle. Elle repéra bien une autre Volga, mais celle-ci avait un gyrophare et, surtout, elle était vert foncé.

Ça m'étonnerait qu'ils aient eu le temps de la repeindre.

Un cadenas à combinaison fermait le portail métallique. Elle composa le nombre de six chiffres et entra, refermant derrière elle. Là, dans la cour, on avait fait reculer le camion Škoda de Bodo contre l'entrée du bâtiment. Cette entrée-là aussi était cadenassée – en trois endroits. Il aurait fallu dynamiter la porte pour la franchir sans les passes. Mais elle savait où trouver les clés de réserve : dans un boîtier, dans le pare-chocs du camion. Elle ouvrit, entra, referma encore. L'entrepôt était aux trois quarts empli d'un surprenant amas de pièces détachées à usages multiples. Cela allait des éléments de machine à laver aux moteurs de camion en passant par d'innombrables tuyaux. Le bureau-appartement était en surplomb, à deux mètres du sol, sur une mezzanine de poutrelles métalliques que desservait une échelle. Elle grimpa, traversa un petit bureau, et gagna une chambre-salle de séjour d'environ trois mètres sur quatre.

– Bodo?

Le silence. Elle entra dans la salle de bain.

J'espère que ce cinglé n'a rien changé d'important à ses petits aménagements.

Bon! La cabine de douche, le lavabo et le siège des toilettes étaient toujours à la même place. Elle fit coulisser la porte vitrée de la cabine, décrocha le pommeau de la douche, le dévissa deux fois à droite, tira en le déboîtant sur un demi-centimètre, entendit le déclic, revissa une fois, mais à gauche. Elle parla dans le pommeau-téléphone.

– Bodo?

Pas de réponse. J'ai l'air malin, à causer à un foutu pommeau de douche, pensa-t-elle.

– Bodo, tu es là?

– À ton avis?

La voix sortait de la grille d'évacuation, au centre de la cabine.

Ça y est! Le fou rire me prend, comme à chaque fois.

Elle demanda :

– Je peux descendre? J'ai à te parler.

– Tu fais ce que tu veux, répondit la voix hargneuse.

– Je fais comme d'habitude?

– Ouais.

– Le lavabo donc.

– Les chiottes, dit Bodo rageusement.

Sur quoi, il coupa la communication. Elle ressortit de la cabine et considéra le siège des toilettes. La porcelaine en était un peu ébréchée. Il provenait, sans doute, de quelque récupération plus ou moins licite, mais, à part cela, il semblait intact, et fixé pour l'éternité dans le béton du sol. Elle s'agenouilla, le prit à deux mains et tenta de le faire pivoter, dans un sens puis dans l'autre. Elle essaya de le soulever, mais n'obtint pas plus de résultat.

Cet abruti aurait quand même pu me donner un peu plus de détails! Je suis sûre qu'il le fait exprès pour m'embêter!

Elle tira la chasse à tout hasard et bougea le flotteur en tous sens, espérant elle ne savait trop quel déclic. Pas plus de succès avec le couvercle. Elle se mit à plat ventre et sonda le béton à petits coups de poing. Tu parles! Elle faillit rappeler Bodo mais n'en fit rien, convaincue qu'il ne prendrait même pas la peine de lui répondre.

À moi de trouver, autrement dit. Bon. On réfléchit, ma vieille.

Elle essaya de pénétrer dans le cerveau de Bodo, de reconstituer les ahurissants méandres de ses raisonnements ordinaires – à peu près aussi facile que de suivre les fulgurances de Bobby Fisher devant un échiquier.

Je vais trouver; c'est juste une question de temps.

Elle se déshabilla entièrement, rangea ses vêtements dans une penderie où se trouvaient les effets de Bodo *himself*, secré-

taire général et membre unique du CCCB, le Comité central des cinglés berlinois. Sur une étagère, il y avait un bonnet de bain. Elle l'ajusta sur sa tête, y faisant entrer jusqu'à la dernière des mèches de ses cheveux.

Allez ! On recommence !

Il lui fallut seize minutes pour découvrir que l'unique façon d'actionner ce foutu mécanisme était, dans l'ordre, de tirer la chasse, de rabattre violemment le couvercle puis, dans le temps record de trois secondes, de faire effectivement pivoter le siège d'un centimètre et demi sur la droite. Le panneau de béton entre la cabine de douche et la porte de la salle de bain bougea bel et bien, coulissa et démasqua une ouverture d'un mètre vingt de haut sur soixante-quinze centimètres de large.

Au-delà, un puits. Celui-là même qu'elle connaissait déjà. Rectangulaire, avec à gauche l'échelle de bois et sur la paroi opposée le monte-charge qui permettait la remontée des bacs de sable. Du dernier barreau de l'échelle, on découvrait l'intérieur de la salle de bain à travers le miroir sans tain, et l'on avait à portée de main le récepteur téléphonique qui permettait d'interroger les membres de l'équipe de surveillance.

J'ai oublié de fermer à clé la porte de la salle de bain. Elle se glissa hors du puits, alla tirer le verrou, se coula à nouveau dans l'ouverture, fit fonctionner le mécanisme qui faisait coulisser le panneau de béton, commença à descendre.

Elle retrouva aussitôt l'odeur de souterrain. L'air était moite. L'effet de la climatisation ne se ferait sentir que beaucoup plus loin. Elle continua, dans une obscurité totale – il existait bien quelque part un interrupteur pour éclairer le puits mais elle ne se rappelait plus son emplacement. Puis l'ombre se fit moins dense à mesure qu'elle descendait. Elle comptait les barreaux, pour le cas où Bodo en eût modifié le nombre et la disposition, poussé par son perfectionnisme proprement diabolique. Mais non : après le soixante et onzième, elle toucha le sol. Et y vit clair : le long ruban des ampoules électriques était allumé. La base du puits avait été élargie jusqu'à former une première cave où même elle pouvait se tenir debout (mais son bonnet de bain effleurait le plafond ; *je te parie que, quoi qu'il prétende, il a creusé en fonction de ma taille*).

Cette première cave comportait un panneau avec, dessus,

des lettres au pochoir indiquant qu'on se trouvait à Rockefeller Plaza.

L'avenue des Champs-Élysées suivait la Rockefeller Plaza sur huit cents mètres d'une galerie absolument rectiligne, consistant en un boyau, de quatre-vingts centimètres de haut et de soixante-dix de large, dans le fond duquel était scellée une canalisation en plastique. Dans cette canalisation passaient les câbles de l'alimentation électrique, le fil du téléphone, l'antenne de télévision du circuit intérieur et le conduit de climatisation. Grâce à ce dernier dispositif, l'air de la galerie se renouvelait, tous les cinquante mètres, par des ouvertures soigneusement grillagées. Le plastique était frais sous le ventre et les seins nus de la jeune femme qui progressait en rampant à demi.

Elle arriva sur la place Saint-Pierre (une cave de proportions identiques à celles de la Rockefeller Plaza), où se trouvaient une chaise longue et un réfrigérateur Slava fabriqué en Corée du Nord. À l'intérieur du réfrigérateur, quatre bouteilles de quatre marques différentes : Berliner Kindl, Engelhardt, Bürgerbrau et Schulteiss. Elle soupçonna Bodo d'avoir délibérément omis d'entreposer là de la Berliner Weisse.

Il sait pourtant que c'est celle que je préfère.

Elle quitta la place Saint-Pierre, prit le Kurfürstendamm et aboutit à Trafalgar Square – toujours pas de Berliner Weisse dans le réfrigérateur. Là, elle souffla cinq minutes. Si précautionneuse qu'elle eût été tout au long de sa reptation, elle était maculée de boue, notamment aux fesses, sur lesquelles une croûte s'était formée. La première fois que Bodo avait insisté pour qu'elle se déshabillât avant d'entrer dans sa galerie, elle avait cru à une ruse et pensé qu'il voulait simplement se rincer l'œil. C'était mal connaître le bonhomme. Elle était ressortie avec un chemisier raide de boue.

Au-delà de Trafalgar Square, les Ramblas de Barcelone, qui débouchaient sur Waikiki Beach...

... où il y avait une bouteille de Berliner Weisse. Elle la but avec une grimace : il y manquait ce petit trait de sirop de framboise qu'elle préférait à l'aspérule.

– Bodo? Tu es encore loin?

Il ne daigna pas répondre, bien que, à coup sûr, il eût entendu. Elle percevait de faibles bruits de grattement, réguliers.

Orchard Street – de Singapour – s'étendait ensuite, toujours sur huit cents mètres. *Je suis quasiment certaine que toutes ces avenues sont égales entre elles au millimètre près!* Elle avait parcouru trois mille deux cent vingt mètres quand elle arriva à la place Jacques-Cartier – de Montréal. Elle était dans la galerie depuis environ soixante-dix minutes.

– Bodo? Je suis crevée.

Pas de réponse.

Elle repartit sur Copacabana, qui était en pente raide. La cave suivante portait le nom de Paul-McCartney. Les grattements étaient, à présent, très nets.

S'il est à mille ou douze cents mètres de moi, c'est le bout du monde.

– Bodo, j'ai à peine dormi dans l'avion, et des types m'ont couru après pendant des heures. J'en ai plein les bottes.

– Suis occupé, dit-il.

– Crève!

Mais elle repartit, et parcourut toute la longueur du Strip de Las Vegas. Lors de la dernière visite qu'elle avait rendue à Bodo, le Strip était en cours de percement. Il était maintenant terminé. Elle se demanda quel nom il avait bien pu inventer pour la cave-place qui était devant elle et dont elle voyait, peu à peu, les lumières se rapprocher. Elle eut très vite la réponse à la question qu'elle venait de se poser : *Zur letzten Instanz*, En-Dernière-Instance. Bodo s'était appliqué à reproduire l'enseigne de la taverne en superbes lettres gothiques. Par comparaison avec les caves-places précédentes, celle-ci était spacieuse. Dans sa partie droite, elle s'approfondissait sur six ou sept mètres; son plafond était haut de trois mètres et elle était traversée par une sorte de conduit vertical, juste assez large pour permettre le passage d'un corps humain, par lequel descendait un tuyau.

Nom d'un chien!

Elle aperçut ce qui était bel et bien une installation de douche, avec, à sa base, un caillebotis de bois. Et la place En-Dernière-Instance recelait beaucoup d'autres choses, à commencer par deux couchettes superposées, un réfrigérateur trois fois plus gros que les précédents, et des boîtes de carton. Elle en ouvrit une : c'étaient des provisions.

– Tu comptes camper ici, Bodo?

– Je ne parle pas quand je travaille.

– Tu es en train de parler et tu travailles.

Il tomba dans le vieux piège qu'elle lui tendait depuis près de vingt ans, depuis qu'ils se connaissaient – depuis le jardin d'enfants.

– Je parle pour te dire que je ne parle pas, dit-il.

– Oui, mais tu parles.

– C'est pas vrai.

– Réfléchis, Bodo : tu parles quand tu parles de ne pas parler.

– Je me tais.

– Et tu parles encore pour dire que tu ne parles plus.

Le fou rire la prenait sous l'effet d'une profonde fatigue, mais aussi de la peur qu'elle devait constamment refouler d'être enterrée vivante dans ce souterrain. Elle s'était remise sur les genoux et sur les mains et avançait dans la dernière portion de la galerie. Cent mètres, puis deux cents.

Deux cent cinquante, annonça le petit panneau planté par Bodo. La transpiration qui ruisselait sur ses yeux au point de l'aveugler fit qu'elle toucha le premier des paniers du traîneau avant de le voir.

– Je peux avancer, Bodo?

– Tu fais ce qui te chante.

Elle se faufila entre le sac de sable chargé sur le panier de plastique et la paroi de la galerie. Elle dut répéter l'opération à neuf reprises – autant de fois qu'il y avait de sacs pleins. Le dixième traîneau était vide, ainsi que les deux suivants. Mais elle vit enfin Bodo, tout nu lui aussi, la tête entièrement recouverte d'un foulard vert. Il lui tournait le dos et creusait. Il creusait à une vitesse proprement hallucinante, déversant chaque pelletée de sable dans le sac dont il tenait un bord entre les dents.

Elle s'assit. À condition d'enfoncer un peu la tête dans les épaules, elle pouvait se tenir assez commodément.

En-Dernière-Instance!

Elle eut soudain envie de pleurer mais réussit à n'en rien faire.

– Tu en es à combien?

– Cinq mille quatre-vingt-treize mètres, dit-il.

Il avait achevé de remplir son sac. Il le ferma à l'aide

d'une cordelette, qu'il coupa avec un couteau. Sans effort apparent, il souleva le sac de cinquante kilos et le déposa derrière lui. Il en prit un autre dans le même mouvement et se remit aussitôt à creuser.

Elle savait qu'il ne s'arrêterait pas avant d'avoir rempli douze sacs.

– Tu as foutument avancé depuis la dernière fois.

– Pas plus que d'habitude.

Quatre mètres par jour, vingt mètres par semaine – samedi et dimanche exceptés.

– Tu vas creuser jusqu'où?

Pas de réponse. Elle regardait le torse si puissant de Bodo, l'invraisemblable largeur des dorsaux, ces bourrelets de muscles au-dessus des hanches. Et les fesses, non moins musclées.

– Tu es bien roulé, tu sais, dit-elle.

Elle éclata de rire aussitôt après, enchantée d'elle-même : ce piège-là aussi marchait encore; elle était sûre que Bodo rougissait. D'ailleurs, pendant au moins trois secondes, il resta figé.

Puis il se remit à creuser, au même rythme. Plusieurs minutes s'écoulèrent, dans un silence oppressant. Il remplit le onzième sac.

Puis le douzième.

Il devait être dans les 5 heures de l'après-midi.

– Recule jusqu'à la place, dit Bodo.

Il se retourna enfin et lui fit face, ses yeux verts très clairs comme phosphorescents dans le contre-jour. Il n'était même pas essoufflé.

– Gudrun, dit-il encore, s'il te plaît, fiche-moi le camp. Tu me gênes. J'ai fini pour aujourd'hui.

– Je suis vraiment fatiguée.

Elle s'avouait la vérité : cette épouvantable reptation à laquelle elle s'était contrainte, luttant seconde après seconde contre sa claustrophobie, avait été une fuite. Elle était accourue vers Bodo comme vers un refuge. Vers qui d'autre aurait-elle pu aller?

Il hocha la tête. Mais il évitait le regard de Gudrun.

– Allonge-toi, dit-il.

Elle s'exécuta, essayant, sans trop y réussir, d'encastrer

son grand corps entre les sacs de sable posés sur les traîneaux et la paroi.

– Je vais passer, dit Bodo. Et je te tirerai. Tu n'aurais jamais dû venir jusqu'ici. C'est un peu dur quand on n'a pas l'habitude.

Elle ne répondit pas, envahie à présent qu'il prenait soin d'elle d'une violente bouffée d'émotion où tout se mêlait : le désarroi qu'elle éprouvait à retrouver son Berlin, la tension des douze dernières heures, l'absence définitive de Mikki et bien d'autres choses encore, dont le Mur.

– Couche-toi plutôt sur le ventre, Gudrun.

– Le nez dans la boue, non merci.

Elle devinait bien ce qui tracassait tant Bodo : pour revenir à la place En-Dernière-Instance, il allait devoir glisser sur elle à plat ventre. Elle ferma les yeux, submergée par la fatigue. Jamais il ne s'était passé quoi que ce fût entre Bodo et elle.

Il faudra bien qu'un jour je découvre pourquoi, alors que j'ai quand même été avec pas mal de bonshommes (qui ne le valaient pas, à aucun point de vue), l'idée ne m'est jamais venue d'un câlin avec lui que je connais depuis le temps des couches-culottes.

Elle le sentit progresser sur elle, à plat ventre, son dos frottant le haut de la galerie. Pendant deux bonnes minutes, ils eurent tout l'air d'un couple faisant la bête à deux dos. Bodo haletait. Pas par essoufflement, mais pour d'autres motifs, qui n'étaient que trop clairs. Aux suintements ordinaires de la voûte s'en ajouta un autre, d'origine très humaine, qui avait une nette odeur marine. Mais il passa.

– Accroche-toi aux sacs.

Elle le vit qui déroulait la très longue corde servant à haler les traîneaux. Il en fixa l'extrémité libre à la crémaillère qu'il avait installée. Le convoi s'ébranla à la vitesse régulière de cent cinquante mètres à la minute.

Elle déboucha dans la cave En-Dernière-Instance. Bodo y mettait déjà en place le relais du système à crémaillère destiné à évacuer le sable sur toute la longueur du tunnel.

Elle se dressa, maintenant qu'elle pouvait le faire.

– On est à quelle profondeur?

– Environ trente et un mètres.

Un grand coup de panique saisit à nouveau Gudrun. Le

boyau de quatre mille huit cents et quelques mètres qu'il allait encore falloir remonter avant de regagner la surface lui apparut épouvantablement exigu : le chas d'une aiguille. Combien de temps pourraient-ils survivre, Bodo et elle, si, pour une raison quelconque, l'arrivée d'air frais venait à s'interrompre? Sans parler d'un éboulement. Il s'en était déjà produit plusieurs et elle savait qu'une fois au moins Bodo avait mis une vingtaine d'heures à rouvrir la galerie dans laquelle il était prisonnier.

Bodo téléphonait, appelait ses gardiennes, s'assurant à mots convenus que, aux alentours de l'entrepôt, dans les rues de Köpenick, tout était normal. Il dit :

– Oui, madame Pflugbeil, je viendrai dès ce soir vous régler votre téléviseur.

Et il raccrocha. Le traîneau, avec ses sacs de sable, était prêt. Pour la première fois, il croisa le regard de Gudrun, mais, presque aussitôt, il détourna la tête.

– C'était qui, ces types qui te pourchassaient?

Ainsi, mine de rien, il avait entendu et retenu ce qu'elle lui avait dit, tout à l'heure.

– Je ne sais pas.

Mais il ne s'agissait pas d'illuminés voulant lui voler quelque chose ou la vendre à un harem turc. Elle suspectait plutôt une sorte de policiers ayant des accointances avec les autorités. À preuve, ce qui s'était passé le matin même à l'aéroport de Schönefeld.

Bodo lui demanda ce qui était arrivé. Elle commença à lui raconter l'histoire. Il leva une main pour l'interrompre.

– Allonge-toi sur le dernier sac. Nous allons ressortir. Tu me raconteras tout en route.

Tiré par les crémaillères successives, le chargement de sable entreprit son long cheminement vers le monte-charge. Bodo, sans mot dire, écoutait Gudrun lui parler, pour commencer par le début, de Cuba.

Bodo avait vingt-trois ans. Exactement deux mois de plus que Gudrun et trois ans de moins que Mikki... Ils n'avaient aucun lien de parenté mais toute une vie de souvenirs communs, interrompus par le départ de Mikki qui était passé

drüben, de l'autre côté du Mur, quatre ans plus tôt, grâce à de mystérieuses connivences.

Bodo mesurait dix centimètres de moins que Gudrun – il culminait à un mètre soixante-quinze. Mais il frôlait les cent kilos. Nul ne l'avait jamais vu en colère au point de se battre. Il était l'homme des décisions longuement mûries. Une fois sa décision prise, seule une guerre thermonucléaire l'aurait amené peut-être à modifier son objectif (Gudrun en doutait). Ses études secondaires terminées en même temps que Gudrun, il avait refusé d'entrer à l'université. Pourquoi? Parce que. Il s'était fait laveur de carreaux indépendant. En travaillant quinze ou seize heures par jour pendant deux ans, il avait réuni assez d'argent pour s'acheter un antique camion Škoda, qu'il avait remis à neuf à ses rares moments perdus (il savait absolument tout faire). Il avait loué l'entrepôt – un laveur de carreaux indépendant ne rechignant pas à la besogne parvenait (lui, du moins, y était parvenu) à amasser jusqu'à deux mille cinq cents marks par mois. Il gagnait le triple de ce que gagnait un ouvrier ordinaire, le double de ce que gagnait un directeur de combinat.

Le jour de ses dix-huit ans, il avait annoncé sa décision à Gudrun et à Mikki : il allait creuser un tunnel vers l'Ouest, en passant sous une bonne partie du quartier de Köpenick, à la verticale du quartier général local de la Vopo de Köpenick, sous le canal de Teltow. Il savait, de façon absolument sûre, où il allait ressortir. Il ne doutait pas de réussir. Son tunnel allait mesurer cinq mille deux cent soixante-dix-neuf mètres de long. Il...

– Bodo, tu es dingue.

– Non.

Première réaction de Gudrun.

Mikki, quant à lui, avait souri de cet extraordinaire sourire qui faisait fondre Gudrun. Mikki avait dit que passer à l'Ouest n'était pas si difficile par les temps qui couraient. Près de trois millions d'hommes, de femmes et d'enfants de la RDA l'avaient fait depuis leur naissance à eux trois.

– Et alors?

Le regard tranquille de Bodo était passé sur Gudrun et Mikki.

– Bodo, si tu veux passer à l'Ouest, je peux t'indiquer

quatre ou cinq moyens nettement moins fatigants que de creuser un tunnel de cinq kilomètres.

Non. Bodo ne voulait pas. Il ne voulait pas employer un moyen détourné. D'ailleurs, il ne tenait pas tant que cela à gagner l'Ouest. C'était une question de principe. On l'empêchait de passer? Il passerait. Quitte à revenir aussitôt après.

Non, il ne voulait pas demander de visa. Demander un visa, c'était demander une faveur. Il ne demandait de faveur à personne. Il n'avait pas à demander de faveur pour une chose aussi simple que de traverser quelques rues. Demander une faveur, c'était reconnaître, admettre, officialiser que quelqu'un avait barre sur vous et était en mesure de vous imposer ses volontés. Personne n'avait et n'aurait jamais barre sur Bodo. Point final.

– Et qui va t'aider à creuser ce tunnel?

Personne. Bodo allait creuser son tunnel tout seul. Non seulement il n'attendait aucune aide mais, plus encore, il refusait « définitivement » (Bodo aimait beaucoup que les choses fussent « définitives ») d'être aidé. Il allait creuser son tunnel à raison de quatre mètres par jour, cinq jours par semaine –, vingt mètres par semaine, mille quarante mètre par an. En cinq ans et soixante-dix-neuf heures, il en verrait le bout. Enfin presque, car alors il lui faudrait remonter, creuser un puits vertical pour gagner la surface. Puisqu'il allait descendre à vingt-sept mètres sur trois mille neuf cent six mètres, avant d'aller plus profond, au moment de passer sous le canal de Teltow. Pour le canal de Teltow, Bodo avait fait tous les calculs. Il était « définitivement » certain de ne pas commettre d'erreur. Trente et un mètres suffiraient. Pour le tunnel vertical final, il mettrait vingt-neuf jours. Plus le temps – sans doute une cinquantaine de minutes – qu'il faudrait pour percer le sol à l'endroit où il reverrait la lumière du jour, *drüben*.

Bodo avait tout étudié et tout prévu. Ç'allait être le seul tunnel du monde à commencer au premier étage d'une construction (l'entrepôt, en l'occurrence). L'entrée du tunnel serait, évidemment, secrète.

– Il n'y aura que vous deux, toi, Gudrun, et toi, Mikki, à la connaître. Personne d'autre.

Dès le lendemain, quand il se mettrait à creuser, il ne ferait plus le laveur de carreaux qu'à mi-temps, de 6 heures du

matin à 1 heure de l'après-midi. Le temps de revenir à l'entrepôt, de manger un morceau, et hop!, chacun des premiers jours de la semaine, il creuserait de 2 à 6 heures de l'après-midi, jamais plus tard – question de principe, « définitivement ». Un mètre à l'heure. De 6 à 8 heures du soir, évacuation des déblais. Le samedi et le dimanche matin, aménagement du tunnel : ravitaillement en électricité, en eau, en air, pose des lignes téléphoniques et du câble du circuit intérieur de télévision...

– Du quoi?!

Du circuit de télévision. C'était pourtant clair, non? Pas question qu'en ressortant de son tunnel il se trouve nez à nez avec des vopos ou des gens de la Firme – ou n'importe qui de trop curieux. Dans le tunnel, il pourrait recevoir des images des abords de l'entrepôt, de la cour de l'entrepôt, de l'intérieur de l'entrepôt. Ce dispositif de surveillance compléterait le système des gardiennes...

– C'est quoi, ça, les gardiennes?

Mme Pflugbeil, Mme Naffke et Mlle Roswitha Plücke, qui, avec ses soixante-neuf ans, était la cadette de la brigade. Plus Mme Beck et la toute jeune veuve Lembke (soixante-trois ans aux prunes), qui avaient été désignées comme remplaçantes, en cas de décès de l'une des gardiennes titulaires. Les gardiennes étaient de vieilles dames passant leur temps devant leur fenêtre, à surveiller les allées et venues dans le quartier. Une voiture de vopos ou, à plus forte raison, un détachement d'assaut ne risquait pas de passer inaperçu. L'alerte serait aussitôt donnée. Il avait passé un contrat avec elles : en échange de cette surveillance, il entretenait leurs sanitaires, leur faisait les courses le samedi et réparait tout.

La durée du contrat était de cinq ans et soixante jours.

– Et si elles te trahissent?

– Elles ne savent pas que je creuse un tunnel. Et qui d'autre leur réparerait la télévision?

– Et si ton tunnel s'effondre?

– Non.

– Il ne peut pas s'effondrer?

– Il peut, mais pas définitivement.

– Et si tu tombes malade?

– Non.

Et le sable? Qu'est-ce qu'il allait fabriquer avec tout ce sable?

D'abord, il n'y aurait pas tant de sable. Au total, sur cinq ans et soixante-dix-neuf jours, oui; bien sûr. Mais quotidiennement, non. Même pas quatre mètres cubes par jour. Le monte-charge hisserait les sacs à l'étage de l'entrepôt et, de là, le sable serait déversé sur le plateau de son camion.

Et Bodo vendrait le sable. Avec tous ces gens qui construisaient leur propre maison et la pénurie de sable, il allait gagner de l'argent. Presque autant que l'après-midi, en lavant des carreaux.

– Tu penses avoir tout prévu, Bodo? avait demandé Mikki.

Oui, Bodo le croyait. Définitivement tout prévu.

Bodo, l'impassible, avec ses cheveux châtain clair qui bouclaient joliment sur sa nuque puissante. Gudrun ne se souvenait pas de l'avoir entendu parler autant, en dix-huit ans de fréquentation assidue. Quand ils étaient tous les trois ensemble, autant dire des heures et des heures chaque jour depuis leur plus tendre enfance, c'étaient elle et surtout Mikki qui péroraient. Bodo écoutait, acquiesçait. Il lui arrivait même de sourire, parfois en hochant la tête. En quelques occasions – miracle! – il s'était même laissé gagner par le fou rire des deux autres. Mais ce n'était pas la règle, d'autant qu'il était souvent la cible de ces fous rires. Le dimanche où Bodo leur révéla son projet, ils se promenaient tous les trois dans le Tierpark, à Friedrichsfelde, le parc zoologique. Ils avaient assisté à une séance de dressage des faucons, avalé un en-cas dans l'immense cafétéria, et contemplé les lions et les ours. Mikki n'avait encore rien dit de ses propres ambitions; peut-être ne pensait-il même pas encore à passer de l'autre côté. Il avait alors vingt et un ans. Il venait de se procurer, par quelque trafic secret, un livre-album en anglais dont le titre était *Lost Berlin* et qui était plein de photographies du Berlin d'autrefois, le Berlin des années 20 et 30. Il ne manquait, certes, pas de documents de cette époque; ils en avaient trouvé, et beaucoup. Mais que ce livre eût été édité ailleurs, *drüben*, conférait à ce Berlin perdu une authenticité particulière. Entre mille autres choses, tous trois avaient en commun un inconditionnel amour pour leur ville. Combien de dizaines, de centaines d'heures avaient-ils passées

à scruter ces clichés? Unter den Linden orné d'un terre-plein central – évidemment planté de tilleuls –; la façade de l'hôtel *Adlon*, à deux pas de la porte de Brandebourg, ou celle de l'*Excelsior*, à Kreuzberg (mais aucun d'eux n'était jamais encore allé à Kreuzberg qui était *drüben*); l'éblouissante devanture, illuminée pour Noël, du grand magasin *Herman Tietz* à la porte de Hallesch; le carrefour, noir de monde, des Linden et de la Friedrichsstrasse; l'église Kaiser Wilhelm, au temps où elle était intacte et semblait dominer un îlot battu par le flot des voitures; la galerie *Kaiser*, avec sa verrière et ses boutiques, et l'Alex – l'Alex plus que tout –, dont les gens de leur génération, à voir ce qu'elle était devenue, comprenaient mal pourquoi elle avait été si célèbre autrefois.

Bodo avait bel et bien commencé à creuser son monstrueux tunnel. À la connaissance de Gudrun, il n'avait jamais pris un seul jour de retard sur son programme. Trois éboulements ne l'avaient pas ralenti; il avait rattrapé le temps perdu en travaillant la nuit, au détriment de ses heures de sommeil.

Il en était à cinq mille quatre-vingt-treize mètres. Il restait encore cent quatre-vingt-six mètres, soit quarante-six jours et demi de travail effectif, neuf semaines, un jour et quatre heures. Plus les vingt-neuf jours prévus pour le tunnel vertical. Après quoi, il sortirait en un point *drüben*, dont il n'avait jamais voulu préciser l'emplacement.

– Je mettrai peut-être moins de vingt-neuf jours pour remonter de l'autre côté, dit-il. Je commence à être entraîné.

– Ne me dis pas que tu t'es trompé!

– Je ne le dis pas. Je suppute.

On aura tout entendu, pensa Gudrun; le voilà à présent qui suppute!

Elle était allongée à plat ventre sur le premier des sacs de sable alignés sur le traîneau de plastique. Bodo était devant, assurant le relais. Il demanda :

– Ce sont qui, ces types qui te courent après?

– Ils ne me courent pas après, ils me suivent.

– Ils t'ont suivie jusqu'ici?

– En principe, non.

– Ce n'est pas définitif, comme réponse, dit Bodo d'un ton calme.

– C'est ce que je peux faire de mieux. Désolée. Mais le plus curieux, c'est ce qui m'est arrivé à l'aéroport.

Et elle se mit à raconter son étrange aventure de l'aéroport de Schönefeld. Elle arrivait donc de Cuba, où elle avait passé quatre semaines – enfin, un mois. Elle descend de l'avion, et à peine a-t-elle franchi les contrôles que deux hommes s'approchent, lui demandent de les suivre, l'emmènent dans une pièce. Une femme policier la fouille.

– Et pas seulement mon sac. Elle me fait mettre toute nue et elle me passe aux rayons X, en regardant partout.

– Tu avais quelque chose sur toi?

– Rien, évidemment, crétin!

Mais les policiers l'emmènent pour fouiller également ses bagages. Jusque-là, les choses sont à peu près normales : on trouve des drogues à Cuba. Ce n'est vraiment pas ce qui manque; on peut en acheter des kilos. Ce n'est donc pas une surprise si quelqu'un qui débarque de La Havane est contrôlé.

Sauf que les bagages de Gudrun, une valise en plastique bleu et un grand sac Adidas, ne sont pas là. Disparus. Ils ont bien été enregistrés au départ; aucun doute. Mais ils ne sont pas à l'arrivée.

– Bodo, on arrive plus ou moins à lire sur les visages. Eh bien, tu veux mon impression? Les deux types qui m'ont arrêtée semblaient absolument certains que mes bagages contenaient quelque chose.

– Et ils étaient étonnés de leur disparition?

– Ahuris, oui. Et déçus. Désorientés, je dirais. Ils s'attendaient à ce qu'il y ait quelque chose dans mes bagages, ils en étaient sûrs.

– Un coup monté. On a voulu mettre des trucs dans ta valise pour pouvoir te faire cueillir à l'arrivée. Tu es fâchée avec quelqu'un?

– À part toi, personne. Bodo, ce n'est pas tout. Pendant que j'attendais mon bus pour Berlin, quelqu'un m'a appelée au téléphone. Il ne s'est pas nommé – c'était un homme –, il m'a simplement dit que j'avais eu de la chance de perdre mes bagages et que je ne devais pas rentrer chez moi.

– On aurait fait disparaître tes valises pour te protéger?

Ça en avait tout l'air, dit-elle. Le traîneau arrivait à Waikiki Beach et s'engagea dans les Ramblas, en direction de Trafalgar Square. Bodo se taisait. Aucun doute, il avait une idée très précise sur l'identité de celui qui avait prévenu l'arrestation de Gudrun pour trafic de drogue (ou tout autre délit aussi grave), à l'aéroport de Schönefeld.

Papa.

Mon très cher père, que le diable l'emporte.

Gudrun Maria Schnelle. Elle a donc vingt-trois ans. Elle n'est pas née à Berlin mais à Potsdam. Grande. Elle a failli devenir la rivale d'une Marita Koch sur le quatre-cents-mètres plat. Et même, elle aurait pu prétendre battre sur huit cents mètres le record du monde très discuté de la Tchécoslovaque Jarmila Kratochvilova. À dix-sept ans, elle approchait déjà les deux minutes sur la distance, et ses entraîneurs l'imaginaient bien à une minute cinquante-deux. Elle a soudain abandonné l'athlétisme et mis fin à sa carrière sportive. Raison invoquée : ses études d'ingénieur en organisation du travail. Quant au vrai motif, Bodo n'a rien demandé, mais Mikki, si (*le fumier connaissait pourtant la réponse*). Elle l'a envoyé paître.

– Je te demande pourquoi tu es ce que tu es, Mikki ? Alors, ta gueule !

Il a souri :

– J'étais sur le point de t'acheter un rasoir électrique. Je vais pouvoir économiser. Et j'en suis ravi.

– La ferme, s'il te plaît, Mikki.

Elle est née à Potsdam mais elle est de Berlin. Comme Mikki, comme Bodo. À tout jamais. Tous ses souvenirs d'enfance sont berlinois. Les années heureuses de la Littenstrasse. Elle a encore sa mère. C'est l'époque d'avant l'effroyable suicide. Elle voit peu Très Cher Père, qui part tôt le matin et rentre tard le soir – quand il rentre. Un inconnu.

Elle ne le hait pas encore.

Elle fait la connaissance de Bodo à la maternelle. Ils y apprennent à lire ensemble, en avance sur les autres. Ils y apprennent surtout que l'amitié existe, au point de devenir, dans des cas très rares, une sorte de fraternité. Mais il y a peu d'élus – ne jamais se fier à un étranger, et tous les autres sont des étrangers.

Tous les autres sauf ce garçon merveilleux, qui n'est pas de la Littenstrasse, qui habite au diable Vauvert, dans un appartement incroyable, immense, de huit pièces, sur la Friedrichsstrasse. Ses parents y ont même des domestiques, rendez-vous compte; c'est fou; non? Il apparaît un jour, grand, mince et beau comme il n'est pas permis, avec son extraordinaire sourire, moqueur mais chaleureux. Il vagabonde. Il sait tout. Par exemple, que ce morceau de vieux mur sur lequel Gudrun et Bodo font des cabrioles a plus de six cents ans, que c'est un vestige de l'ancienne enceinte de Berlin. Il leur montre l'autre mur, le Mur, à eux qui croyaient que le Mur avait toujours existé, et leur révèle que de l'autre côté, *drüben*, c'est encore Berlin, leur Berlin, et que cette partie hors d'atteinte leur appartient en propre tout autant que ce Berlin où ils vivent, et qu'un jour, forcément, par quelque inéluctable processus, ils récupéreront la totalité de leur ville. Mikki vient et revient, au fil des semaines, des mois, des années. C'est énorme, trois ans de différence, à l'âge de l'enfance. Presque une génération. Mais la différence s'estompe, de saison en saison. Mikki, un jour, les emmène à l'appartement de la Friedrichsstrasse. C'est vrai qu'il y a huit pièces, un ascenseur, deux réfrigérateurs américains grands comme des armoires, deux domestiques dont une cuisinière. Les parents de Mikki ne sont pas au Comité central; ils sont artistes. Elle joue du violon, il est acteur – et célèbre. Ils vont *drüben* l'un et l'autre, presque quand ils le veulent. Le jour où Mikki fait visiter à Gudrun et à Bodo l'endroit extraordinaire où il vit, ses parents sont au Brésil. Au Brésil, *donnerwetter!* (Gudrun aime beaucoup dire *donnerwetter*, qui équivaut à peu près à « nom d'un chien! » Elle disait « nom de Dieu », mais Mikki lui a gentiment fait remarquer que jurer à tout propos n'était pas vraiment nécessaire.)

Mikki est délicat.

Mikki a lu tous les livres. Du moins, c'est ce que croit Gudrun. La preuve. Il raconte l'histoire de l'église franciscaine, la Franziskaner Klosterkirche; il parle de Thurneisser l'alchimiste – *c'est quoi, un alchimiste, donnerwetter!* – et du lycée Au Cloître-Gris, où Bismarck a fait une partie de ses études. Mikki pousse plus loin leurs explorations de la ville. Il leur en fait découvrir le passé en même temps qu'il l'apprend

lui-même. Mais Gudrun, alors, ne le sait pas. Parfois, ils partent tous les trois avant l'aube et ne rentrent qu'à la brune. Qui se soucierait d'eux? Pour Mikki, ses parents répètent ou jouent; pour Gudrun, sa mère décline de jour en jour, la fin approche; quant à Bodo, il est orphelin de père et de mère; c'est un oncle, travaillant au tribunal, qui l'élève, mais l'oncle préfère la bière et le spectacle des footballeurs du Hertha à son rôle d'éducateur.

Les années heureuses. Cette journée, par exemple, ces deux journées complètes (ils ont dormi sur place, à la belle étoile) passées à se baigner, sur la rive sud-ouest du Müggel See, la rive la moins fréquentée par les Berlinois.

Comment ne pas se souvenir du retour de cette expédition? Bodo les a laissés; il est parti resouder la fourche de son vélo. C'est donc Mikki seul qui la raccompagne. Ils arrivent tous les deux devant la maison de la Littenstrasse. Il est horriblement tard.

– Il vaut mieux que je monte, dit Mikki. Je dirai à ta mère que ton retard m'est entièrement imputable – *cette façon de parler qu'il a, et d'employer des mots inouïs* – et que j'en prends l'entière responsabilité.

Cela pour le cas où la mère de Gudrun, exception rarissime, ne serait pas assommée par l'ordinaire mélange d'alcool et de tranquillisants que Très Cher Père lui procure.

Dans la cage d'escalier, déjà, l'écœurante odeur de chair grillée, les voisins qui commencent à sortir et s'interrogent, Gudrun qui ouvre la porte avec sa clé, qui entre dans la cuisine, carrelée de blanc et de vert, Mikki sur ses talons, et maman, ratatinée, là – plus de cheveux déjà, plus de lèvre supérieure, sa mâchoire, béante et tordue, qui semble brûler aussi et qui est devenue noire. Maman s'est arrosée d'essence ou d'alcool à brûler. Elle crame à petit feu; elle est encore vivante, mais ses globes oculaires ont fondu. Elle s'affaisse et se recroqueville. Le temps qu'arrivent les pompiers, et elle sera morte, malgré le réflexe de Mikki, qui a bondi pour étouffer les flammes avec un couvre-lit. Suicide.

« C'était à prévoir, disent les voisins. On le savait depuis des lunes, que cette femme, si *gemütlich* et si belle autrefois, n'avait plus toute sa tête. »

– Pleure, Gudrun, pleure, dit Mikki. Tu dois pleurer. Il

faut que tu pleures; ce n'est pas bon de tout garder pour toi. Pleure, je t'en prie. Ouvre-toi, viens dans mes bras, ma colombe. *Oh! Mein Schatz!* Je veux bien que tu aies du chagrin, mais pas de haine; je t'en supplie. Ne juge pas le couple qu'ils formaient, ton père et elle, du dehors. Jamais on ne peut comprendre ces choses. Ton père n'est sûrement pas aussi coupable que tu le penses. Ne gâche pas ta vie à le haïr. Tu n'as peut-être pas raison, et, surtout, on ne vit pas dans la haine, qui détruit celui qui hait.

Plus tard, des mois et des années plus tard, Mikki encore, de sa voix douce et apaisante, son regard brun-doré toujours si attentif, si pensif, si profond qu'on y voit briller l'intelligence, Mikki qui a atteint le mètre quatre-vingt-douze, apaise une fois de plus Gudrun, habitée par sa haine pour Très Cher Père.

– Voilà que tu recommences, ma colombe. Je n'arriverai donc jamais à t'extirper cette haine. Voilà que tu lui en veux, de la protection qu'il t'accorde – et dont Bodo et moi-même bénéficions, pour la seule raison qu'il sait que nous sommes tes amis-frères. Tu ne lui as pas parlé depuis six ans, comment peux-tu savoir ce qu'il pense? Et s'il t'aime? Tous ces voyages que nous avons faits tous les trois, tu crois que, sans lui, sans les visas qu'il nous a fait accorder, nous aurions pu les entreprendre? Et ces études d'ingénieur que tu commences, dans les meilleures conditions possibles? Je vais même plus loin, Gudrun. Il est très possible qu'il sache, pour Bodo et son tunnel. Il sait et ne dit rien; il couvre...

Cela, peu de temps avant que Mikki leur annonce que tout est réglé, qu'il part *drüben*, qu'il va passer le Mur. Ni pour Gudrun ni pour Bodo la nouvelle n'est véritablement une surprise. Sans qu'un mot ait été prononcé, ils ont pressenti la catastrophe. Bizarrement, Gudrun est moins accablée que Bodo. Bodo ne comprend pas. Il a, alors, bien entamé son tunnel. Il creuse depuis treize mois. Dans quatre ans, la voie sera libre. Mikki pourrait bien attendre; rien ne presse.

– Tu es plus grand que moi, Mikki, mais nettement plus mince. Non? Définitivement?

– Non, définitivement, dit Mikki.

Et, pour leur dernière soirée, bien sûr, c'est à la taverne de la Waisenstrasse, *Zur letzten Instanz – En dernière instance –*,

qu'ils vont. Des années durant, ils sont passés devant la porte basse, surmontée de l'ardoise qui, immuablement, annonçait des pieds de cochon à la berlinoise, sans pouvoir y entrer. C'était un antre interdit pour des enfants, noir et profond, plein de mystères. Mikki leur en a raconté, d'imaginaires et de vrais, les premiers merveilleusement plus vraisemblables que les seconds, pleins de taverniers diaboliques qui assassinaient leurs clients dans une cave et les servaient ensuite sous forme de saucisses. Le jour où, ayant atteint l'âge requis, ils y ont pénétré pour la première fois, la relative banalité de l'endroit les a un peu déçus. Au premier abord seulement. Mikki a ri. Avait-il jamais prétendu que ses inventions reposaient sur une réalité? Il ne ment jamais, ils le savent, mais parfois, il enjolive, pour le seul plaisir de raconter. Mais *Zur letzten Instanz* (ainsi nommée parce qu'elle est proche du grand tribunal et qu'on venait y boire son ultime Berliner Weisse avant d'être condamné) abrite déjà dans leur mémoire tant de sous-entendus et de rêves que, sans se concerter, ils ont fait du nom de cet établissement le mot de passe de leur jardin secret.

Mikki, donc, les avait quittés. Il était passé *drüben*, sans espoir de retour. Gudrun avait brillamment achevé ses études et obtenu d'être envoyée à l'étranger (Pologne, Union soviétique, Bulgarie, Hongrie, Viêt-nam et, dernièrement, Cuba) en sa qualité d'experte en gestion et organisation du travail.

Tout cela, grâce à la protection de Très Cher Père, il lui avait bien fallu en convenir. Sa haine, naturellement, s'en était accrue d'autant.

– On ne serait pas sous terre, enterrés vivants, avec la menace d'éboulements; il y aurait du soleil, des fleurs, des oiseaux, ton traîneau de sable serait une gondole et tu me chanterais une barcarolle; je ne serais pas toute nue avec de la boue dans la bouche et dans les narines, sans parler d'orifices plus intimes, je serais la plus heureuse des femmes, dit-elle.

– Tu as peur, dit Bodo.

– Je crève de trouille, c'est vrai. Je suis claustrophobe, ce n'est pas de ma faute.

Ils venaient de laisser derrière eux la place Saint-Pierre

(quatre mètres sur quatre) et avançaient le long de l'avenue des Champs-Élysées. La sortie était en vue. De la savoir si proche accroissait, au lieu de l'apaiser, l'angoisse de Gudrun.

– Tu devrais aller voir ton père, à propos de ces types qui te cherchent des histoires.

– Plutôt crever!

– Très bien, dit Bodo avec sa placidité ordinaire.

– Tu penses qu'ils iront plus loin? Je veux dire qu'ils essaieront de faire pire que de m'envoyer en prison pour trafic de drogue?

– Je n'ai rien dit, dit Bodo.

– Mais tu le penses.

Bodo ne releva pas.

– Merci de tes conseils, dit Gudrun.

– Tu ne les suivrais pas.

– Sûrement.

Gudrun s'endormait. Elle avait passé la nuit précédente dans l'avion, les genoux sous le menton avec, à côté d'elle, un horrible bonhomme de Leipzig qui n'avait pas arrêté de parler. Et la nuit d'avant, à La Havane, la soirée d'adieux s'était prolongée jusqu'à une heure déraisonnable. Bref, elle avait dû dormir trois ou quatre heures en deux jours et demi. Elle n'en pouvait plus. Une remarque de Mikki à propos de Bodo lui revenait en tête. Mikki pensait qu'avec son tunnel Bodo ne cherchait pas spécialement à passer *drüben*; « Je crois que si l'on déplaçait le Mur jusqu'au rivage de la Baltique, Bodo en serait, au fond de lui-même, enchanté. Il creuse son tunnel comme d'autres s'ingénient à dresser le plus haut château de cartes possible. »

Elle se sentit soulevée, transportée. Elle éprouva sous ses fesses nues le contact froid de quelque chose de métallique. Elle s'était bel et bien endormie. Ils étaient arrivés à Rockefeller Plaza et, la hissant comme il l'avait fait des sacs de sable, Bodo venait de la placer sur le monte-charge.

– Ne bouge pas.

En haut, il la déposa dans la cabine de douche et ouvrit le robinet d'eau chaude.

– Tu peux continuer à dormir.

Elle se laissa faire, tandis qu'il la lavait, passant ses mains sur elle, sur tout son corps, pour la débarrasser des kilos de

boue dont elle était couverte. Il s'en occupait sans paraître se soucier de l'endroit de son corps qu'il touchait, la débarbouillant comme il l'eût fait d'une enfant.

Elle parlait, mais elle n'arrivait plus à ouvrir les yeux. Elle s'abandonnait à une merveilleuse langueur à être dorlotée de la sorte. Depuis plus de quatre ans – depuis le départ de Mikki, et peu importait le nombre d'hommes avec lesquels elle avait couché –, jamais elle ne s'était pareillement abandonnée. Bodo avait dû la sortir de la cabine de douche et la sécher. Il l'étendit sur son propre lit et la recouvrit d'un drap.

– Dors.

Le dernier souvenir conscient qu'elle enregistra fut la voix de Bodo, parlant sans doute, au téléphone, à l'une de ses gardiennes : tout allait bien; les alentours de l'entrepôt étaient tranquilles; il n'y avait pas trace des chasseurs de Gudrun Maria Schnelle.

– Dors.

Il aurait pu au moins m'embrasser. Sur la joue, disons.

Ce fut sa dernière pensée pour la journée : un homme qui serait à la fois Mikki et Bodo, tous les deux en une seule et même personne. L'idéal.

Oh, Mikki!

2

Elle avait ouvert les yeux, était demeurée immobile, aux aguets, n'entendant rien que des rumeurs lointaines. Pas de Bodo près d'elle. Elle s'était levée et avait jeté un coup d'œil sur le coucou suisse, offert à Bodo par Mikki six ou sept ans plus tôt, qu'elle trouvait hideux mais que Bodo adorait. Il marquait 6 heures du matin et des poussières.

Cet abruti de Bodo sera parti sans me réveiller. Il est probablement en train de briquer des carreaux quelque part. Ce type est incroyable : il avait dans son lit la plus belle fille de Berlin, et qu'est-ce qu'il fait ? Il part laver des vitres !

Dans le placard-cuisine, qui, outre un évier grand comme une casserole, contenait tout de même un four et une plaque chauffante de marque Miele, elle avait trouvé de la soupe aux fèves. Elle s'était fait du café et avait mangé la moitié de la soupe. *J'étais morte de faim en somme.* Pas un message, pas un mot de Bodo, c'était bien de lui de s'en aller comme ça. Elle avait examiné les lieux avec plus d'attention. La seule note de fantaisie, c'était un lecteur de cassettes. Pour le reste, des livres, parmi lesquels ne figurait pas un roman ; seulement des ouvrages techniques, très techniques. Un dictionnaire d'anglais. Aucun indice qu'une femme fût jamais entrée dans cet appartement. La chose, soudain, avait frappé Gudrun : elle ne se souvenait pas que Bodo eût eu une quelconque liaison féminine. Elle ne se souvenait pas l'avoir jamais entendu parler de femmes. Mikki, pourtant, avait un jour juré que Bodo était résolument hétéro : « il est discret, c'est tout. »

Elle avait pris sa douche, s'était habillée et, pour la

deuxième fois, avait jeté un regard sur les deux écrans de contrôle, qui recevaient les images des cinq caméras de surveillance. Tout était normal dehors, dans Köpenick.

Vers 8 h 30, enfin, s'étant appliquée à prendre son temps (il n'eût pas servi à grand-chose d'aller déambuler trop tôt dans Berlin), elle était prête à partir.

Ce fut alors que l'on sonna.

Cela venait de la rue. Elle manipula la télécommande et, sur les deux écrans de contrôle, reçut aussitôt l'image d'une femme. L'inconnue se tenait debout devant le grand portail à double battant qui fermait la cour intérieure de l'entrepôt. Ce n'était pas la femme qui avait pris part à la traque de la veille. Celle-ci était plus âgée, cinquante ans peut-être.

Elle regardait alternativement les deux caméras braquées sur elle. Bien qu'elles fussent dissimulées, de toute évidence, elle savait où elles se trouvaient.

La femme tenait à la main une valise et un grand sac Adidas.

Mes bagages !

Gudrun hésita. Elle hésitait encore quand la femme fit quelque chose d'assez surprenant. Elle posa le sac et la valise contre le portail, regarda à nouveau droit dans une des caméras et dressa son index, de l'air de dire « regardez ce que je fais ». Elle retira de la poche de poitrine de son chemisier vert un morceau de papier plié en quatre et le glissa dans le sac, qu'elle referma.

Sur quoi, elle tourna les talons et s'en alla.

On joue à quoi, là ?

Gudrun finit par descendre, traversa la cour, ouvrit le portail pour prendre ses bagages. La rue était déserte, hormis deux enfants en bas âge qui jouaient dans un bac à sable sous la surveillance d'une fillette à peine plus âgée qu'eux mais, derrière une fenêtre, Gudrun nota le frémissement d'un rideau : l'une des gardiennes de Bodo avait suivi tout le manège.

Elle remonta à l'appartement. Valise et sac étaient intacts et ne contenaient rien qu'elle n'y eût mis elle-même à La Havane. On n'y avait rien pris non plus : la *chaveta*, le petit couteau à lame convexe et à manche de nacre inspiré de l'instrument des coupeurs de canne à sucre, était encore là, dans son étui de cuir. C'était un cadeau de l'un des ingénieurs

cubains avec qui elle avait passé quatre semaines et qui n'avait renoncé à essayer de la sauter que lorsque le *líder máximo*, avec sa grande barbe ridicule, s'était à son tour mis sur les rangs; elle n'avait pas couché non plus avec le *líder máximo, donnerwetter! Il n'aurait plus manqué que ça! Dire que ce zozo se prend pour un supermâle!*

Elle se décida enfin à lire le billet. L'écriture, fine et régulière, petite, était celle qu'elle s'attendait à trouver. La dernière fois que Très Cher Père lui avait écrit, c'était quatre ans plus tôt, lors du départ de Mikki, dans une tentative de réconciliation ou pour une autre raison, plus obscure et moins flatteuse, sans doute parce qu'il avait cru que, privée désormais de Mikki, elle serait plus malléable.

Le billet était donc de Très Cher Père et disait : « *Ne va pas chez toi. Ne va pas travailler après-demain. Viens me voir. C'est important.* » Suivaient les trois numéros de téléphone où elle pouvait le joindre.

Elle brûla le morceau de papier et se changea, en puisant dans les vêtements qu'elle venait de récupérer.

Aller le voir? Et puis quoi encore?

Mais, sans trop savoir pourquoi, à l'instant de sortir, elle glissa la *chaveta* dans la poche de son blouson de toile et emporta le plus petit de ses deux sacs, avec des vêtements de rechange.

Elle n'avait en aucune façon le sentiment de partir en guerre. La *chaveta* n'était pas une arme. Un souvenir tout au plus – sur les bords de la piscine de l'hôtel *Mar Azul*, à La Havane, cet ingénieur cubain avait, en maillot de bain collant, un derrière intéressant. *Cet idiot aurait insisté un peu au lieu de me gonfler avec son* líder máximo, *nous faisions dodo ensemble.* Mais la lame était bien coupante, sur ses deux tranchants en crochet.

Elle sortit du métro à la station Ernst-Thälman-Park, sans avoir remarqué l'ombre d'une filature. Cette nuit de bon sommeil l'avait rendue à sa forme ordinaire, elle avait envie de courir. D'ailleurs, elle se mit à courir, son sac fixé à ses épaules par des sangles. Elle avait toujours aimé l'effort physique, et plus encore que le quatre-cents-mètres, le huit-cents.

Si j'avais continué de pratiquer l'athlétisme, je serais fatalement passée au quinze-cents, sinon au trois-mille.

Léo habitait dans la rue Kruger. Elle arriva devant chez lui au prix d'un détour par le nord, contournant la ville presque jusqu'à Pankow. Elle doutait que des suiveurs eussent pu, à pied, maintenir le contact. Quant à une filature en voiture, elle avait délibérément emprunté les sens uniques.

En principe, sauf s'ils savent que je vais chez Léo.

Eh bien, ils le savaient. Elle en eut la confirmation sitôt après avoir frappé à la porte du petit deux-pièces que Léo partageait avec un autre étudiant. Pas de réponse. Il était près de 11 heures. À ce moment de la journée, Léo, d'habitude, était chez lui – surtout à deux semaines de son examen de rattrapage.

Le jeune homme qui ouvrit avait de jolis yeux bleus mais un air très embarrassé.

– Comment ça, parti? dit-elle.

Elle voyait bien les classeurs de Léo étalés sur la table et des livres ouverts. Puis elle comprit; l'expression, dans les prunelles bleues du garçon, n'était que trop claire.

– On l'a arrêté, c'est ça?

Oui.

La Vopo ou la Firme?

La Stasi.

– Quand?

Une demi-heure plus tôt. À l'instant où elle sortait elle-même du métro. La coïncidence était curieuse.

– Ils ont dit où ils l'emmenaient?

Évidemment non.

– Ils ont dit pourquoi ils l'emmenaient?

Non.

– Il y a autre chose?

Ils avaient parlé d'elle. Ils avaient dit qu'elle allait arriver, et que lui, l'étudiant, ferait mieux de ne pas avoir de contact avec elle. Il se décida soudain, après un bref dandinement et quelques hochements de tête : qu'ils aillent au diable! Si elle voulait entrer... Gudrun se pencha, l'embrassa sur la bouche. Il était mignon. Elle repartit, certaine que Léo avait été arrêté pour la seule raison qu'elle allait chez lui. Elle sentit la fureur monter et l'emporter sur la peur. Tout lui semblait clair : on ne

s'en prenait pas directement à elle; sûrement parce que Très Cher Père la protégeait – tout au plus avait-on tenté de la piéger à l'aéroport – mais, en revanche, on s'attaquait à ses amis.

Nom d'un chien! Bodo!

Sauf que tu ignores dans quel endroit de Berlin il est allé laver ses foutus carreaux aujourd'hui.

Dans le meilleur des cas, elle ne pourrait le joindre que dans deux heures, voire trois, quand il regagnerait l'entrepôt pour creuser son tunnel de Titan.

Elle connaissait beaucoup de monde dans le quartier de Prenzlauer Berg. C'était ici qu'elle était venue habiter quand elle avait quitté son père, partageant douze mètres carrés avec deux autres filles. Elle y avait vécu près de quatre ans – jusqu'au moment où elle avait décroché son doctorat et obtenu son premier poste à Marzahn, où elle était restée peu de temps. Elle n'avait pas eu à solliciter un changement pour quitter cette banlieue lointaine et parfaitement sinistre; on l'avait miraculeusement – du moins avait-elle cru, d'abord, qu'ils s'agissait d'un miracle – transférée au siège de la VEB Berliner Medizinische Gerätefabrik, avec mission d'améliorer le rendement.

Elle fouilla sa mémoire. Ils étaient bien trente, à Prenzlauer, à qui elle pouvait demander asile. Restait à savoir combien « ils » en connaissaient, sur ces trente. Tous sans doute. Elle voyait bien que ce qui lui arrivait avait dû être minutieusement préparé, et avec de gros moyens. Elle choisit trois noms. Deux jeunes hommes qu'elle connaissait de longue date et dont une enquête ordinaire aurait certainement suffi à retenir les noms et les adresses.

Et Trudi.

S'ils ont découvert le lien qui m'unit à Trudi, c'est qu'ils ont passé un an au moins à éplucher mon dossier et à retracer mon parcours depuis la maternelle.

Erich Brause et Kristof Hofer. Elle commença par eux. Le premier était peintre, le second travaillait à l'administration du *Grand Hôtel*, Friedrichsstrasse. Elle se rendit chez Erich, qui avait son atelier au dernier étage d'un immeuble pas trop vilain, avec vue sur les frondaisons de Humannplatz.